

PETITE FILLE

Lorsque j'ai vu *Petite fille*, après avoir écouté son réalisateur, Sébastien Lipshitz, en parler, j'ai été très émue.

Une émotion étonnamment complexe, qu'il m'a fallu un peu de temps pour « feuilleter ». Il y a l'émotion-admiration que le réalisateur veut susciter pour cet-te enfant dansant, montrant « l'évidence de ce qu'elle est ». (Une chrysalide en train de devenir papillon) Il y a l'émotion induite en nous par les situations rencontrées tout au long du « combat » de la maman de Sasha pour son enfant : il y a ceux qui ne veulent pas entendre, qui se replient derrière les lois et empêchent, et ceux qui savent et qui ouvrent grand la voie.

Mais surtout il y a l'émotion née de la souffrance de Sasha, bien « captée » par le réalisateur. Un collègue des CCAF, Albert Santelli, m'écrivait, à propos de ce documentaire : « C'est la première fois, il me semble, que je vois la douleur d'un enfant aussi bien suggérée à l'écran, en dehors des reportages sur la guerre, les déplacements de population, etc. » Que dit-elle cette souffrance suggérée ? Si l'on fait abstraction de ce que raconte la mère, à savoir le désespoir de Sasha quand, de guerre lasse, elle lui a dit : « Tu ne seras jamais une fille », ce que je vois, quand je pense à ce film, c'est le visage de Sasha « en quête ».

Dans le début du film, une quête des effets produits par le port d'une robe, d'un chapeau ou d'un bandeau. Comme une exploration à la recherche d'images de soi, images changeantes, plurielles. Lors d'un cours de danse, le regard qui se tourne vers les autres, les filles, pourquoi ? pour simplement se repérer dans la chorégraphie ? ou pour capter l'image de ce qu'on veut être, au moment même où est ressenti l'écart entre ce qu'on est et ce qu'on voudrait être ? Notons au passage que cet écart-là n'existe pas seulement pour un garçon-qui-se-déclare-fille mais aussi pour toute fille vis-à-vis d'autres filles. L'entre-deux filles, l'entre-deux femmes renvoyant à cette inévitable non-coïncidence avec son identité, même quand ce n'est pas ressenti, déclaré comme une transidentité.

Et surtout, cette tension dans le visage et dans le regard lors de la « consultation » avec une pédo-psychiatre de l'hôpital Robert Debré.

Que cherche Sasha ? A comprendre ce qui est dit, à entendre des mots qui viendraient dire ce qu'elle ressent ? A trouver un espace pour dire ce qu'elle a à dire et qui ne semble pas même pouvoir venir en réponse au peu de questions qui lui sont adressées. Alors qu'elle n'a que 7 ans, nous entendons, l'entend-elle aussi, qu'il est possible de l'empêcher de devenir un garçon pubère, que c'est réversible, qu'on pourra congeler des gonades pour préserver sa fécondité dans le cas où elle ne souhaiterait plus changer de sexe. Mais ce que nous n'entendons pas, ce qu'elle n'entend pas, c'est que, si elle devient une fille, dans l'état actuel des performances des chirurgiens, elle ne pourra pas porter d'enfant, ce qui fait partie de sa souffrance de ne pas être une fille, nous a dit la mère.

Ce que nous n'entendons pas, ce qu'elle n'entend pas, ce sont des paroles qui s'adressent à elle. Dans cette consultation, il est question d'elle à la troisième personne et ce en sa présence. Pas étonnant qu'elle ne puisse pas parler, elle n'est pas vraiment là en tant que sujet, sujet désirant, sujet parlant.

Le réalisateur dit à ce propos que « « Sasha a 7 ans et n'a pas de discours sur elle-même, c'est une enfant qui vit très simplement et avec évidence ce qu'elle est. Elle est et moi je suis avec ma caméra en train de filmer l'évidence de ce qu'elle est. C'est ça qui m'intéressait. »

Regardé-e, même admiré-e, parlé-e, « iel » semble condamné-e au donner à voir sa féminité dansante et au silence sur ce qui l'anime.

Pourtant les questions ne manquaient pas qui auraient pu être formulées. Peut-être d'ailleurs, l'ont-elles été à un moment par un des parents, par un enseignant, par un médecin ? Le réalisateur ne nous en dit rien, tout à sa certitude sur la certitude de Sasha.

« Quand je serai grande, je serai une fille », telle est la déclaration récurrente de Sasha, à laquelle la mère, un jour, ne sachant plus quoi dire, lui répond qu'il ne sera jamais une fille. Il y avait de l'idée, dans cette réponse, certes trop abrupte – parce qu'elle veut faire taire Sasha, mais aussi son propre désir que ce garçon soit né fille ? –.

La mère énonce qu'il y a de l'impossible. Mais c'est « un peu court ». Parce qu'elle est prise de court dans une telle situation

Ces questions qui auraient pu être posées, ces paroles qui auraient pu être dites, sinon par la famille, au moins par ceux qui font métier d'écouter : quand tu seras grande, tu seras une fille comment ? Qu'est-ce qui aura changé ? C'est quoi pour toi être une fille ? etc. Après tout, il n'est nul besoin d'être une fille pour porter des jupes ou des robes, pour avoir les cheveux longs, pour se maquiller. Ni pour danser. De même qu'on peut fort bien être une fille et porter des tenues qui se rapprochent des coiffures et des tenues dites masculines dans notre société et faire de la boxe, de la moto, être militaire...

On peut remarquer que les jeux montrés dans le film, se font avec ce que je serais tentée d'appeler les « oripeaux de la féminité ». Et quand il est montré des jeux d'extérieur familiaux, on voit Sasha s'immobiliser comme si un élan était réprimé, pour quelle raison ? Quelle importance a le fait que Sasha a un physique qu'on pourrait qualifier de fin, délicat, alors que ce n'est pas le cas des autres personnes de la famille.

Pourquoi dans la transidentité, les stéréotypes de chacun des « genres » sont-ils utilisés de manière quasi caricaturale ?

Quelle est cette demande qui reste dans un binarisme, garçon vs fille, au lieu de remettre en cause les « lois du genre » ?

Abolir l'assignation de sexe à la naissance, enregistrer seulement la naissance d'un humain, permettrait-il à chacun-e de trouver plus facilement son identité de genre qui n'aurait dès lors plus à se nommer telle, mais seulement singularité ?

Claire Colombier,
janvier-février 2021